

L'archipel est formé de quatre îles principales et d'innombrables îlots très disséminés, d'où le nom de Sporades qui signifie « dispersé ». A l'origine, les Sporades constituaient les pics de la péninsule de Magnésie, aussi appelée Egéide, dont la rupture et l'engloutissement formèrent la mer Egée au quaternaire, il y a deux ou trois millions d'années. Bien plus tard, au Moyen-âge, les îles furent souvent la proie des pirates. Les habitants, réfugiés alors dans des villages de montagne fortifiés, ne rejoignirent les côtes que fin du 19<sup>e</sup> siècle, c'est pourquoi les villages côtiers sont comparativement d'origine plus récente.

Nous terminons bientôt notre parcours en mer Egée et j'avoue me perdre parfois dans la géographie des lieux. Nos pieds se sont déjà déposés sur 31 de ses îles... et notre capitaine n'a pas fini de mener la quille d'Aquarellia de Charybde en Scylla, même si ce n'est pas la mer pour ça ! Alors, pour comprendre la mer Egée et ses multitudes îles et îlots, je plonge une nouvelle fois le nez dans mes guides.

Elles constituent un monde totalement différent du reste de la Grèce et s'éparpillent entre la Grèce continentale et la Turquie. Il y a les Cyclades au sud (une vingtaine d'îles principales) et le Dodécanèse au sud-est (douze îles), avec leurs maisons cubiques, d'une blancheur éblouissante qui tranche sur la terre rocheuse et dénudée. Il y a les Sporades Orientales, proches de l'Asie Mineure, moins fréquentées par les touristes, grands territoires plutôt verdoyants et fertiles, mais parfois aussi excessivement arides, qui ont conservé une population importante. Il y a les Sporades Septentrionales qui s'effilochent depuis le continent, à l'exception de l'île de Skyros, en un long chapelet pointant sa faucille vers le Mont Athos. Les murs des maisons au crépi délavé blanc, bleu ou rose, les toits de tuiles grises ou rouges, donnent une allure bien particulière aux villages « sporadiques ».

Il y a encore la grande Eubée séparée du continent par un long canal, et puis Egine, Poros, Hydra et quelques autres, dans le golfe Saronique, minuscules univers de banlieue îlienne, poumon respirable d'une capitale presque intoxiquée.



Lorsque nous quittons, le 30 septembre à 5 heures du matin, la péninsule de Chalcidique, 50 milles nous séparent de l'îlot de Pélagos, un territoire sauvage et habité seulement par un berger - ou serait-ce un moine ?-, une réserve naturelle tellement isolée que même les phoques s'y disent moines, où nous cherchons en vain une petite tête de ces phoques qui paraît-il ont élu domicile dans les grottes grignotées par l'eau, tout le long des côtes découpées. Nous espérons un bon petit vent, il n'y en a point. *Aquarellia* dresse cependant toutes ses voiles et accroche le moindre souffle. Nous avançons à une moyenne de cinq nœuds, sur une mer d'huile, divinement accompagnés par plusieurs bancs de dauphins. Quel cadeau ils me font une nouvelle fois ! Je reste suspendue à la proue et à leurs jeux gracieux pendant plus d'une demie heure. J'ai vraiment l'impression qu'ils me voient, qu'ils me montrent leur adresse, oui, à moi toute seule (et aussi à Michel qui essaie de les filmer), que s'ils exécutent ces sauts, s'ils frôlent les vagues d'étrave, s'ils pirouettent, virevoltent, évitent de justesse la quille, exposent leur flanc blanc, s'enfoncent de quelques mètres sous l'eau en tourbillonnant avec grâce, refont surface après une dizaine de secondes, évoluent à deux ou trois en un ensemble parfait, vers bâbord, sous la quille, pour reparaître à tribord, c'est pour m'offrir un spectacle



époustouflant. Et ils réussissent, je suis fascinée. Je les entends aussi. Ce sont des sons presque inaudibles, très aigus, proches des ultrasons, ils se parlent, ils me parlent, ... moi aussi. Finalement, ils disparaîtront. Je les vois plonger dans les abysses, leur corps effilé devient un vague repère obscur. Ils reparaîtront bien plus loin, puisqu'ils

sont capables, paraît-il, de plonger jusqu'à près de 300 mètres de profondeur et de rester ainsi immergés pendant près de dix minutes. Plus tard, un autre banc, plus nombreux celui là, reste à distance. Aux jumelles, nous les admirons : ils font des bonds hors de l'eau, s'enroulent, sautent en vrille, ils doivent être plusieurs centaines à jouer et sans doute pêcher ainsi, car l'eau frémit et se découpe de noirs ailerons sur une surface considérable. Nous nous empressons de rentrer notre ligne de traîne, qui de toute façon ne pêche rien, même si, nous en sommes certains, les dauphins sont bien trop intelligents que pour venir se piéger à notre hameçon.



Il est 14 heures quand nous jetons l'ancre dans la large baie de Planitis qui cache ses eaux turquoise derrière un mince passage (82 mètres de large seulement) dans lequel il faut oser s'enfiler. J'imagine à peine le danger de



rester coincés dans la baie par fort vent du nord qui s'infiltrerait, par l'étroite issue, en rafales porteuses de houle, et nous retiendrait emprisonnés, même si aujourd'hui, l'onde qui nous entoure ressemble à un lac d'eau tranquille et rafraîchissante, juste fréquenté par deux pêcheurs et leur barquette.

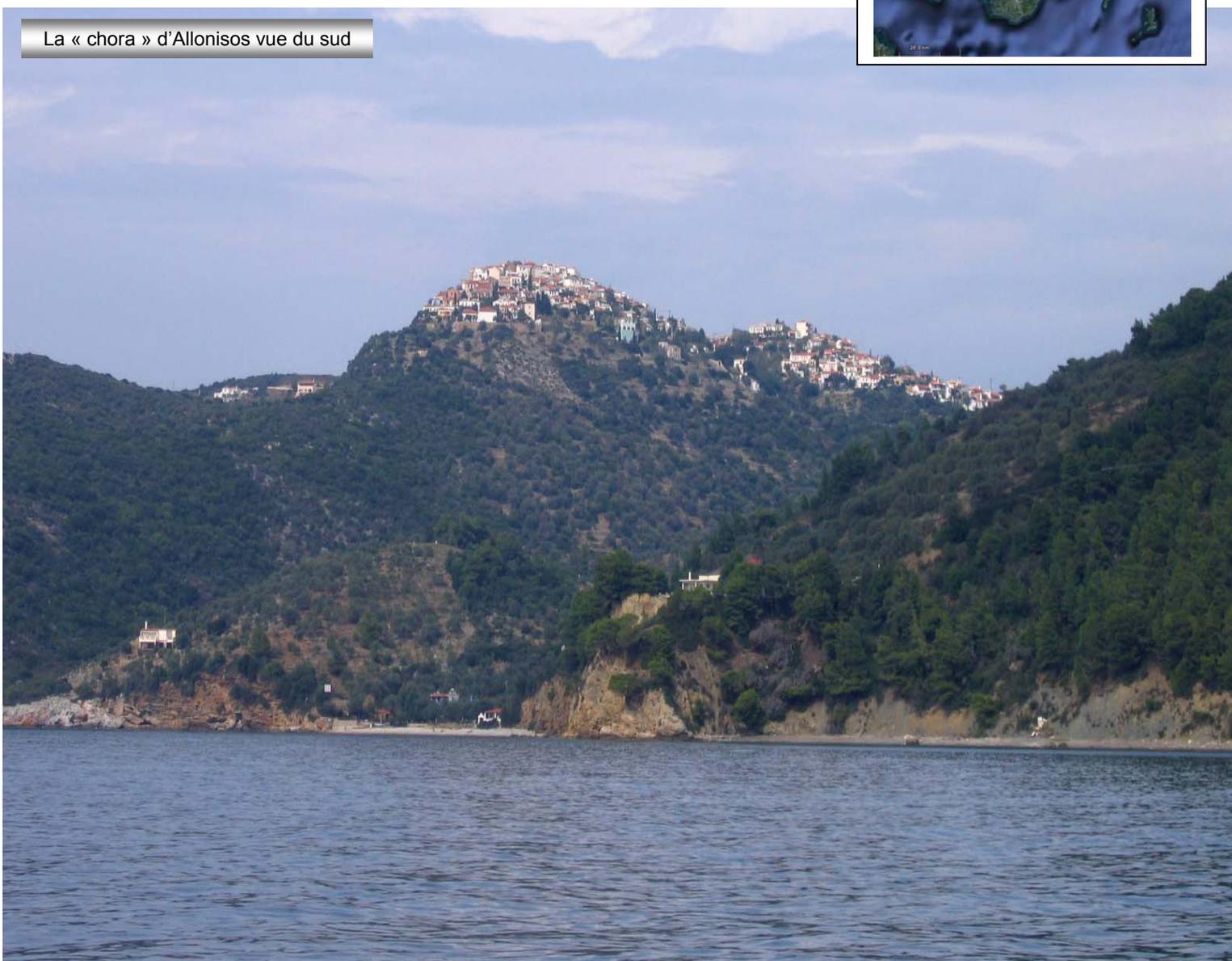


Sur les berges découpées, les chèvres font tinter leur clochette ensoleillée et gambadent... entre les débris et les plastiques...Triste monde des humains. C'est lamentable. Ces crasses, sacs bleus, sacs noirs, casiers de plastique ou poubelles éventrées, ne peuvent venir de loin, elles ne peuvent venir que des pêcheurs qui se soucient si peu d'une nature de moins en moins généreuse. Je suis écoeurée de tant d'irrespect, je méprise leur attitude.

Je navigue à peu près seule vers notre prochaine escale, l'île d'Alonnisos, pas très loin de Pelagos il est vrai (17 milles seulement). Michel souffre d'un affreux mal de tête, et c'est probablement la première fois depuis notre voyage que je me retrouve skippette, seule à la barre, seule pour manœuvrer les voiles, seule pour faire les photos. Michel se repose dans le carré, à l'abri du soleil qui lui a donné hier un fameux coup sur la tête. Nous longeons des falaises de roche rouge très graphiques, j'essaie de percer l'obscurité des grottes, toujours à la recherche de phoques, sans succès. Nous délaissions la large baie de Patitiri, fréquentée aujourd'hui par une horde de voiliers de location que nous voyons approcher. Nous lui préférons la petite crique de Steni Vala dans son écrin de coteaux couverts d'oliveraies. Dans la seule boutique du village, le vendeur, qui est aussi propriétaire du musée de l'île qu'il nous faudra visiter une autre fois, nous déconseille de rester dans la crique par vent du sud. Une balade vers la chapelle au sommet de la colline, deux aquarelles de Michel vendues aux locataires du voilier à l'ancre au milieu de la baie, un pêcheur de poulpe qui tape sa proie encore et encore sur les larges pavés du quai, on vérifie l'amarrage et surtout l'ancrage qui nous éloigne prudemment du quai rocheux, on admire le coucher du soleil, ...ainsi s'écoulaient les heures ...



La « chora » d'Alonnisos vue du sud





# Skopelos

Quelques milles nous mènent vers un verger au milieu des flots, une île verte couverte de pins, fertile aussi, riche en vignes, oliviers, amandiers, citronniers, poiriers et pruniers. L'île fut longtemps considérée comme un lieu abandonné, les dissidents Byzantins étaient exilés ici, loin des plaisirs de Constantinople. En 1538, le sinistre Barberousse (grand amiral de Soliman), ancien corsaire originaire de Lesbos qui faisait régner la terreur sur les mers, massacrait la population entière de l'île. Il faut donc supposer que les habitants actuels, industriels et prospères, sont de courageux descendants d'immigrants du 16<sup>e</sup> siècle. L'île garde un aspect isolé et tranquille, couverte d'une multitude d'églises, de chapelles, de monastères des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles.

Nous ferons deux escales sur Skopelos, magnifique Skopelos ! Un de nos coups de cœur !

Chora, la capitale de l'île, est un superbe village bâti à flanc de coteau, au fond d'une large baie, à l'abri de la digue où nous venons nous amarrer. Les ruelles sont un véritable dédale bordé de maisonnettes blanches à toits de lauzes ou de tuiles rouges et cachent une centaine d'églises et de chapelles. On dit qu'il pourrait y en avoir 120. Entre les constructions imbriquées les unes dans les autres, les allées étroites permettent seulement le passage pour les piétons, quelques ânes laborieux et l'une ou l'autre mobyette suicidaire. Par des escaliers couverts de dalles d'ardoise, entrecoupés de venelles ombrées par des bougainvillées arborescents, pointillés de dizaines de chats paresseux, on atteint le Kastro médiéval qui domine le village, la baie, l'archipel des Sporades, et même le Mont Athos dont nous devinons les contours. Magnifique je vous dis !





Ciel lourd



Le massif de Palouki constellé de monastères

Même l'orage qui transforme les ruelles en rivières, qui inonde la terrasse de la taverne où nous dînons, nous fait sourire. Le patron tente d'enrayer le déluge sous les tables et les chaises, nous échangeons avec lui et avec nos voisins des propos amusés, des enfants pataugent en riant dans le torrent providentiel, un délicieux dessert nous sera offert qui nous fera oublier définitivement les hypothétiques désagréments du grain. Le lendemain, le sol a séché, le ciel est bleu,



les chats se prélassent à nouveau au soleil. Nous aidons Daniel et Annie-Claude à s'amarrer devant nous, nous partagerons quelques bons moments avec ce couple souriant qui sillonne gratuitement les mers du monde, pendant huit semaines

chaque année, grâce à leur bateau Sunsail, localisé lui en mer Egée. Un long trekking dans la montagne, par sentiers de chèvres et pistes abruptes, nous mène vers les blancs monastères disséminés entre lauriers, oliviers, pins et cyprès. Partout, les senteurs éveillent nos sens. Dans les sous-bois, odeur de



mousse, d'humus, de champignons. Certains sont gigantesques, un exemplaire garnirait à lui seul une large poêle, mais nous n'osons le cueillir et pensons avec nostalgie à Tony, grand

connaisseur de champignons, qui aurait certainement pu nous préparer une énorme omelette parfumée. Cette fois encore, Michel rêve d'un appareil « nosographique » qui pourrait enregistrer et reproduire à souhait nos souvenirs olfactifs. Faute de cette invention qui reste encore à breveter, nous ramenons des photos contrastées de notre balade au pays des monastères, et quelques frustrations de ne jamais pouvoir y pénétrer, la saison - pourquoi donc y a-t-il une saison pour pénétrer dans un monastère ? - semble terminée, les moines et nonnes sont rentrés dans leur tanière... ou ailleurs ?



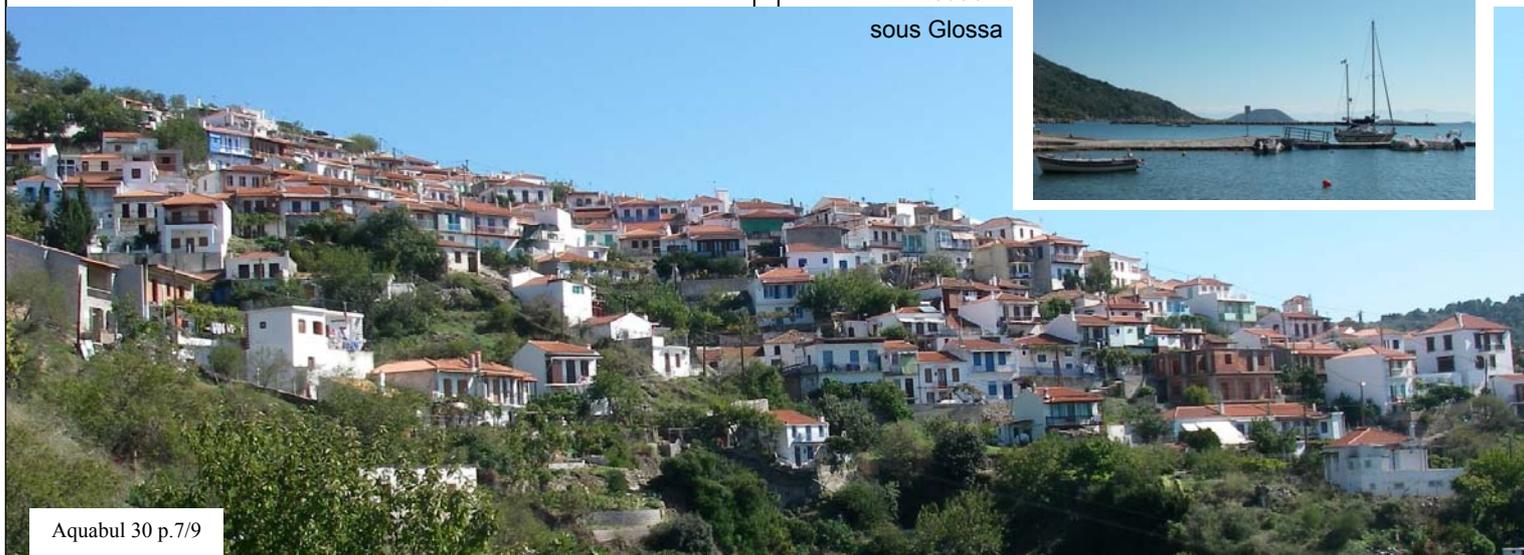


Alonnisos vue de Skopelos

Pour rejoindre Loutraki, au nord-ouest de l'île, une petite navigation et quelques bords nous bousculent, contre vent, contre courant, la houle se lève désagréablement. Le ponton, envahi ce soir par les locataires de bateaux Sunsail, sera entièrement désert le lendemain, nous laissant tout le loisir de profiter du calme de l'endroit, dont les nombreuses tavernes sont heureusement peu fréquentées en cette saison. Quatre kilomètres plus loin, mais surtout plus haut, le village de Glossa aux maisons blanches en escalier, écrasées de lumière. Encore un labyrinthe de ruelles qui résonnent des pas de villageois avenants. L'un d'eux nous interpelle et nous

emmène vers un petit musée maritime local que nous ne devons pas manquer. Il est ouvert malgré octobre et sa morte saison ! Très attrayant aussi, joliment installé dans une maison traditionnelle. Sa conservatrice nous décrit avec passion, mobilier, maquettes, ouvrages, tableaux, qui composent son patrimoine. De la terrasse, la vue sur l'étendue outremer, loin en bas, est magnifique. Il nous restera à descendre et à reposer nos dos et sciatiques endoloris. Avons-nous encore l'âge pour tant d'escalade ?

Loutraki  
sous Glossa





Notre dernière étape avant l'île d'Eubée, étape un peu obligée, un peu curieuse aussi, sera l'île de Skiathos. On la dit très (TRES) fréquentée, en raison de sa proximité du continent. En cette saison pourtant, la longue rue commerçante, avec restaurants, boutiques de souvenirs, bars et autres pompes à fric, est plutôt déserte. On dit aussi que l'île possède la plus belle plage de Grèce : Koukounariès. Un nom qui fait rêver ! La plage, protégée par le gouvernement, ferme un petit lagon cerné de pins, le sable y est magnifique, digne d'un lagon polynésien... bondé en été, étrangement solitaire quand nous y passons un matin, sans nous y arrêter, car la houle et le ciel menaçant nous incitent à rejoindre l'abri d'Eubée au plus vite. Car aussi, avouons-le, les hôtels, tavernes et autres palaces qui s'éparpillent dans les pins sont très peu esthétiques vus de la mer.

Sur terre, au quai de la capitale, après un amarrage à une pendille de compagnie charter qui défend agressivement ses places en saison mais qui en ce début de mois d'octobre ne nous cherchera pas querelle malgré nos craintes, après cet amarrage vulnérable donc (électrifié et « Internetisé » mais fouetté à chaque passage de ferry), nous osons abandonner *Aquarellia* quelques heures à la mafia des charters pour partir en excursion.



Au-delà des plages qui font le renom de l'île, il y a la nature et quelques jolis monastères. Celui d'Evangelistria, construit en 1806, près du point culminant de l'île, a tout pour nous plaire. Au bout d'un chemin de terre qui escalade la montagne pendant cinq kilomètres, le vaste édifice qui a longtemps servi de refuge aux montagnards et aux Grecs qui fuyaient la présence turque, se présente accueillant. Des moines, hospitaliers et souriants, le parcourent en tous sens. La sombre église en son



centre, de style byzantin, protégé sous ses dômes de brique rose et ses toits d'ardoise, icônes, peintures, dorures et autres ex-voto accrocheurs de lumière.

Dans une aile rénovée, le monastère renferme une splendide exposition

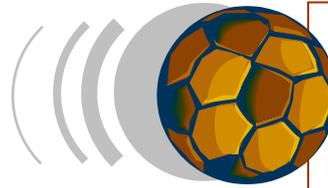


d'instruments de musique dont la propriétaire, loquace, nous dénonce sans complexe les exactions du peuple grec et de leurs représentants religieux. Une analyse critique des procédés hypocrites, des escroqueries, mystifications, privilèges, et autres fainéantises, ... que nous entendrons à maintes reprises un peu partout en terre hellénique. Et que nous



observons aussi : ces panneaux géants, mentionnant les dons de la Communauté Européenne, porteurs de chiffres suivis d'une multitude de zéros, prévus pour rénover ou construire des édifices ou des ports qui ne le seront jamais ; ces jeunes désœuvrés, fiers de circuler sans but dans leur voiture peu économique ; ces commerçants qui, après deux ou trois mois par an d'exploitation touristique parfois éhontée, errent et fument, oisifs, enrichis et maussades. Oserais-je dire déjà, de concert avec notre conservatrice, « Pauvres Grecs » !? Nous verrons, après notre hivernage de quelques mois en Grèce, si cette réflexion se confirme. Ne prenons pas de conclusion trop hâtive.

# LEFTERIS



Une bien grande histoire pour un aussi petit récif.

Il se trouve au beau milieu du canal de Trikeri, qui sépare l'île de Skiathos de la Grèce continentale.

Hérodote, en 480 avant JC. déjà, parle de lui (le récif s'appelait alors Myrmes). D'après le récit, trois trirèmes de la flotte perse auraient sombré ici lors de leur invasion de la Grèce. Quelques années plus tard, le roi Xerxes donna l'ordre d'y ériger une grande tour pour assurer la sécurité du passage de ses propres navires.

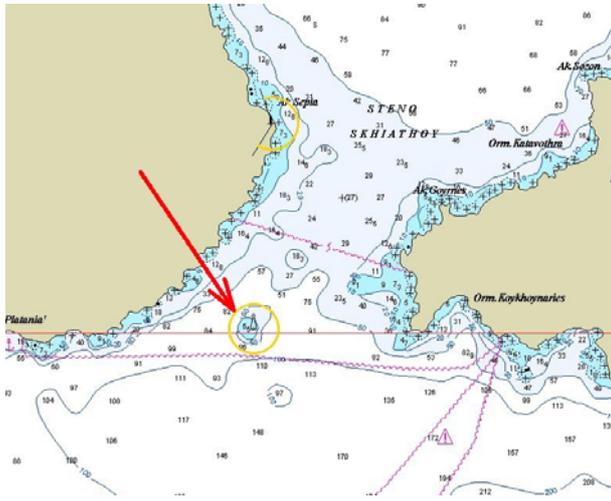
C'est la plus vieille construction connue de ce type, aujourd'hui disparue de la surface mais bien présente en profondeur. Elle précède de près de trois siècles, l'édification du phare d'Alexandrie.

En 1928, des plongeurs découvrirent autour de Lefteris, un décor impressionnant : le soubassement vertical de l'antique tour qui trônait au centre d'une étendue parsemée d'épaves.

*Comment couler un cargo avec un ballon de football ?*

Il y a quelques années, la retransmission en direct d'un match de football intéressait trop particulièrement l'équipage d'un petit cargo. Tout l'équipage, le capitaine y compris, avait les yeux rivés sur l'écran de télévision du bord, et si un goal fût évité de justesse, il n'en fut pas de même du récif. Le récif, de souvent triste mémoire, était une fois encore à la une de la gazette de Skiathos.

M.



En vue du port de Skiathos